

La situation théologique

Autor(en): **Astié, J.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **7 (1874)**

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA SITUATION THÉOLOGIQUE¹

PAR

J.-F. ASTIÉ

Pour quiconque ne se paie pas de phrases et aime à aller au fond des choses, la situation peut être caractérisée d'un seul mot : absence à peu près complète d'intérêt pour les problèmes théologiques, non-seulement dans les rangs du public en général, mais même chez les hommes qui semblent être particulièrement appelés à s'occuper de ce genre d'études. L'importation anglaise, qui trop longtemps a pourvu à nos besoins, a presque entièrement cessé ; les traductions allemandes, qui le plus souvent sont demeurées incomprises, ne servant guère qu'à défrayer la polémique, n'ont pas augmenté ; les productions originales toujours rares le sont devenues plus que jamais. Quoi d'étonnant que les recueils périodiques destinés à tenir au courant de ce qui se passe cessent leur publication les uns après les autres ? La *Revue théologique* de Paris a dû disparaître de la scène comme avait déjà fait celle de Strasbourg ;

¹ Nous avons déjà hautement déclaré qu'en admettant des articles originaux, la rédaction en laissait toute la responsabilité aux signataires. Cette remarque s'applique au présent travail plus encore qu'à tout autre. La rédaction serait trop heureuse de pouvoir insérer un article motivé qui, prenant la contrepartie, présentât la situation théologique sous des couleurs moins sombres.

Nous rappelons à nos collaborateurs que la *Revue* désire publier dans chacun de ses numéros au moins un article original. Nous les prions instamment de faire leur possible pour que nous ne soyons pas obligés de manquer à notre promesse. S'il en était autrement ne serait-on pas autorisé à ranger cette pénurie parmi les traits les plus caractéristiques et les moins réjouissants de la situation ?

(*La Rédaction.*)

semblables au messager des récits antiques, nous sommes restés seuls pour raconter le désastre.

Tel paraît être, à l'heure présente, le dernier mot d'un mouvement théologique qui promettait cependant quelque chose à son début, il y a vingt-cinq ans. Les hommes qui ne peuvent se résigner à admettre que tout soit fini sans retour sont mis en demeure de rechercher comment et pourquoi en si peu de temps, les plus belles espérances ont abouti à des résultats si peu réjouissants. Le moment de dire à chacun son fait n'est cependant pas venu : la plaie est encore trop récente ; à quoi bon l'irriter inutilement en promenant la sonde dans toutes les directions ? Si tant est qu'elle daigne s'occuper de cette époque si ingrate, l'histoire n'aura pas de peine à démêler les causes nombreuses et complexes, individuelles et générales, religieuses, ecclésiastiques, sociales même qui ont concouru à replonger en peu de temps dans le sommeil le plus profond une génération qui se croyait enfin arrivée à la vie théologique, à l'âge de la majorité en religion et en philosophie. Il suffira, pour le moment, de rappeler le fait général qui domine toute la situation.

I

Les plus indifférents et les plus distraits ne l'auront pas oublié : c'est par le renouvellement de l'apologétique qu'on a été conduit, dans nos pays, à tenter une transformation de la théologie. C'était vers 1848 : les *Etudes sur Blaise Pascal* avaient déjà paru en partie dans le *Semeur*. Tout ce qu'il y avait d'hommes intelligents dans le Réveil avaient saisi la portée de l'évolution qui était en train de s'accomplir. On était décédément fatigué des allures étroites, grêles et mesquines de l'apologétique anglaise qui, transportant l'esprit mercantile dans les plus hautes sphères, avait ramené la solution des problèmes les plus profonds à une simple question de *doit* et *d'avoir*, au moyen de sa méthode des évidences externes ; aussi se portait-on en foule vers une apologétique à la fois nouvelle et vivante, profonde et populaire, éminemment scripturaire, qui avait enfin su retrouver les vraies lettres de créance de l'Évangile.

Il faut avoir vécu à cette heure-là pour savoir combien les espérances étaient vives, générales; quel entrain et quelle confiance enlevaient les cœurs des hommes qui se sentaient emportés vers un magnifique avenir. Le Réveil semblait à la veille de porter ses plus beaux fruits. Comment n'aurait-on pas été plein de confiance, de foi, et de reconnaissance? Dès les premiers essais on se trouvait introduit au cœur même des questions les plus profondes, les plus palpitantes: on tenait entre les mains une clef qui devait ouvrir toutes les portes, une méthode pratiquée par tous les grands docteurs dans toutes les époques où l'église avait été réellement vivante et conquérante. Alors qu'on pouvait se rendre le témoignage d'aimer sincèrement la vérité, comment aurait-on craint de s'égarer en se conformant à ce précepte du Maître: *Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra de la doctrine, savoir, si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même?* N'avait-on pas trouvé enfin la vraie définition de la foi soigneusement distinguée de la créance? « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi: Dieu sensible au cœur, non à la raison. » On avait dès le début trouvé une méthode allégeant sensiblement le joug de l'autorité extérieure et scolastique, qui depuis longtemps se faisait trop sentir. Chacun répétait avec Pascal: « C'est le consentement de vous à vous-même et la voix constante de votre raison et non des autres qui doit vous faire croire. » Et on ajoutait avec Vinet: « La vérité vient à nous toute seule: elle n'allègue aucun témoignage étranger; elle n'invoque aucune autorité que la sienne, elle se montre, et nous croyons en elle, comme nous croyons à la lumière du jour, comme nous croyons à nous-mêmes. Ceci d'ailleurs n'a rien de mystique et d'inconcevable que son principe; le fait est tout ensemble surnaturel et naturel. La vérité doit faire cette impression sur un cœur qui l'aime d'avance, et qui, quand elle s'offre à lui, ne fait que la reconnaître. Elle doit avoir pour lui une évidence dont ne peut se faire aucune idée celui à qui elle se présente aussi, mais qui tout simplement n'a pas des yeux pour la voir. Et il en est d'elle comme de ces moitiés d'âme qui, suivant la pensée d'un ancien sage, cherchent leur autre

moitié dans la vie, la reconnaissent à peine rencontrée, et s'unissent à elle, aussitôt reconnue, de manière qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre. Lorsqu'on sent les contradictions de la nature conciliées, toutes ses énigmes résolues, toutes ses discordes apaisées; lorsque la vérité est miraculeusement rétablie dans l'âme, comment ne pas appeler vérité ce qui a produit le miracle? comment se nier à soi-même la réalité des rapports qu'on a formés? comment douter de ce qu'on sent et blasphémer ce qu'on aime? Une croyance ainsi formée, on ne la perd plus, on ne peut plus la perdre, pas plus qu'un être animé ne perd son instinct; car cette croyance est devenue un des instincts de l'âme. »

A ce souffle nouveau, les hommes d'expérience se sentaient rajeunis, ils respiraient à pleins poumons; les jeunes gens avaient un enthousiasme religieux et même théologique, une confiance qu'il n'est pas donné à toutes les générations de connaître. Que n'attendait-on pas d'une prédication renouvelée par ce spiritualisme généreux? Comme l'on se promettait de fouiller tous les recoins du cœur humain pour y trouver les nombreuses pierres d'attente destinées à recevoir l'Évangile! On se plaisait à répéter ces comparaisons saisissantes et variées, grâce auxquelles Vinet prêtait à des idées fort anciennes tous les charmes d'une forme littéraire singulièrement attrayante. « Vous rappelez-vous les usages de l'antique hospitalité? Avant de se séparer de l'étranger, le père de famille brisait un sceau d'argile où certains caractères étaient imprimés, lui en donnait une moitié et conservait l'autre; après des années, ces deux fragments rapprochés et rejoints, se reconnaissaient pour ainsi dire, opéraient la reconnaissance de ceux qui se les présentaient mutuellement, et, en attestant d'anciennes relations, ils en formaient de nouvelles. Ainsi dans le livre de notre âme se rejoint à des lignes commencées leur complément divin; ainsi notre âme ne découvre pas, mais reconnaît la vérité, ainsi elle juge avec évidence qu'une rencontre impossible au hasard, impossible au calcul, est l'œuvre et le secret de Dieu, et c'est seulement alors que nous croyons véritablement. Redisons-le: l'Évangile est cru lorsqu'il a passé pour nous du rang de vérité

extérieure au rang de vérité interne, et, si j'ose le dire, d'instinct ; lorsqu'il nous est à peine possible de distinguer sa révélation des révélations de la conscience ; lorsqu'il nous est devenu en nous un fait de conscience. » Pour arriver à cet heureux résultat chacun se promettait de prêter une oreille attentive aux besoins les plus profonds de l'âme humaine ; on se proposait de respecter et de faire revivre les traces ineffaçables de l'image de Dieu. « Avez-vous vu des lignes tracées à l'encre sympathique raviver, à l'approche du feu, des traits dont la pâleur se confondait avec la blancheur du papier sur lequel elles furent tracées ? Cette écriture invisible est la loi de la nature, ranimée par l'amour de Dieu, lequel est ranimé lui-même par un fait prodigieux, Dieu fait homme, Dieu mourant pour nos péchés. C'est là le feu dont la chaleur fait revivre sur le papier des syllabes, des mots, des lignes effacées. Si l'homme doutait de la loi morale, ce n'était pas faute d'une raison assez éclairée, mais faute d'un cœur régénéré. Lorsqu'il s'est repris à croire en Dieu, il s'est repris à croire à tout le reste. »

Cette nouvelle manière de présenter les choses de la religion partait de la supposition d'une correspondance complète entre le christianisme et l'humanité : on se disait que chacun des deux facteurs bien saisi doit ramener à l'autre, car on avait appris de Pascal et de Vinet que l'Évangile est la conscience de la conscience même, la conscience élevée à sa dernière puissance. « Les premières données du christianisme gisent profondément dans toute âme d'homme ; sous ce rapport, le christianisme, tout surnaturel qu'il est dans son histoire, est, sous d'autres rapports, une chose éminemment naturelle ; il ne faut que s'examiner avec candeur en face de l'infini pour être poussé de conséquence en conséquence vers la nécessité de la religion chrétienne ; et tout esprit sincère arrivera par cette route à un point de vue d'où tous les détails du christianisme lui apparaîtront dans une coïncidence si parfaite avec tous les besoins de son âme, avec toutes les données de la nature, que, comme Thomas, à la vue des stigmates divins, il se prosternera en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

A côté de beaucoup d'autres caractères constituant les méri-

tes de cette apologétique, il en était un qui la recommandait tout particulièrement à la jeunesse. Jusqu'alors le chrétien avait été trop exclusivement un défenseur, un avocat plaidant une cause plus ou moins compromise. Maintenant enfin il allait être permis au croyant de prendre une attitude saintement agressive. On voyait poindre cette apologie que Vinet caractérise ainsi : « Celle-ci n'attendrait pas la provocation : elle provoquerait, elle n'aurait pas égard au besoin d'un siècle, mais au besoin de tous les temps ; elle n'attaquerait pas une espèce d'incrédulité : mais ayant exhumé du fond de l'âme humaine le principe de toutes les incrédulités, elle les envelopperait toutes, elle devancerait celles qui sont à naître, elle préparerait une réponse à des objections qui n'ont point encore été prononcées ; pour cela, on la verrait peut-être pénétrer plus avant dans le doute que les plus hardis douteurs, creuser sous l'abîme qu'ils ont creusé, se faire incrédule à son tour d'une incrédulité plus déterminée et plus profonde ; en un mot, ouvrir, élargir la plaie dans l'espérance d'atteindre le germe du mal et de l'extirper. Ce genre d'apologie est tellement à part qu'elle demande un autre nom ; la religion ne se présente pas en avocat, mais en juge ; la robe de deuil du suppliant fait place à la toge du prêteur ; l'apologie n'est plus justification seulement, mais éloge, hommage, adoration ; et le monument qu'elle élève n'est pas une citadelle, mais un temple. »

Aussi quelles recrues importantes ne se promettait-on pas de faire, grâce à cette méthode nouvelle ! On voyait l'Évangile sortir du cercle restreint dans lequel il avait été trop longtemps renfermé ; on saluait avec bonheur une ère religieuse venant communiquer à ce siècle des forces nouvelles qui lui permettraient de tenir enfin les belles espérances qu'il avait fait naître. L'Évangile redevenu humain se mêlait décidément à tout pour tout transformer. Les droits de la vérité étaient enfin reconnus et proclamés, chacun se croyait son obligé ; on avait appris que la plus grande des conceptions est de préférer la vérité à toutes choses. Il n'était presque pas de jeune homme se sentant quelque talent et un cœur généreux qui ne se crût prédestiné à être du nombre de ces esprits d'élite qui, dans le cours des

siècles, sont appelés à remettre en honneur quelque vérité méconnue. « La vérité morale et sociale est comme une de ces inscriptions tumulaires sur lesquelles tout le monde passe en allant à ses affaires, et qui vont de jour en jour s'effaçant davantage, jusqu'à ce qu'un ciseau secourable vienne en approfondir les traits dans cette pierre usée, tellement que tout le monde est forcé de l'apercevoir et de la lire. Ce ciseau est entre les mains d'un petit nombre d'hommes qui se tiennent obstinément baissés vers l'inscription antique, au risque d'être heurtés et foulés sur le marbre par les pieds inattentifs des passants. »

Combien y en a-t-il qui après s'être saisis avec enthousiasme de ce ciseau secourable l'aient manié assez longtemps pour obtenir des résultats appréciables ? La plupart, surpris de trouver le marbre singulièrement dur, les pieds des passants fort importuns, ont eu hâte de se redresser ; c'est à peine si de temps à autre ils jettent aujourd'hui quelques regards distraits sur les rares ouvriers demeurés fidèles à la tâche entreprise en commun. A leur sens, le grand œuvre avance lentement, péniblement, si tant est qu'il avance ; le sourire accompagnant cette remarque sympathique dit assez qu'ils s'estiment très sages et très pratiques, parce qu'avant d'arriver à l'âge mûr ils ont su revenir à temps des plus beaux rêves de leur jeunesse. Il se pourrait bien que bon nombre d'hommes de cette génération-là, si leurs regards distraits venaient à tomber un jour sur ces lignes, écho d'un temps déjà fort éloigné, éprouvassent un certain frémissement en s'avouant combien les rapports qu'ils entretiennent avec les grandes et belles causes privées des faveurs de la foule sont différents de ce qu'ils avaient rêvé à l'entrée de la carrière. Peut-être surprendront-ils sur le seuil de leur cabinet d'étude — si tant est qu'ils étudient encore — la silhouette d'une ancienne amie dont les traits sont tellement altérés qu'elle est à peine reconnaissable. « La vérité est une suppliante qui, debout sur le seuil, s'efforce incessamment vers le foyer d'où le péché l'a bannie. A mesure que nous passons et repassons devant cette porte qu'elle ne quitte pas, cette figure imposante et triste fixe pour un moment notre regard distrait. Elle réveille à chaque fois dans notre mémoire je

ne sais quel vague souvenir d'ordre, de gloire et de bonheur ; mais nous passons et l'image s'efface, nous n'avons pu répudier entièrement la vérité ; nous retenons d'elle quelques fragments sans liaison, ce que notre œil affaibli peut supporter de sa lumière, ce qui nous est proportionné ; le reste, nous le rejetons, ou nous le défigurons jusqu'à le rendre méconnaissable, gardant toutefois (et c'est là un de nos malheurs) les noms des choses que nous ne possédons plus. »

Il est grand temps de mettre un terme à ces réminiscences ; contrairement à notre intention, quand nous songeons à ce que nous sommes devenus en si peu de temps, elles risquent de se transformer en poignante ironie. Les faits ne se sont que trop hâtés de dissiper tant de beaux rêves. Des récriminations seraient déplacées ; tout essai de faire revivre un passé qui s'est enfui sans retour serait chimérique ; bornons-nous à signaler, sinon pour nous, puisqu'il est trop tard, du moins pour d'autres les leçons que nous donne le passé.

Au fait, bien que l'échec soit rude et la leçon amère, il n'est que trop aisé de se rendre compte de ce qui a eu lieu. Alors même qu'on paraissait le plus s'entendre dans notre petit monde religieux, de 1845 à 1849, ce n'était qu'à la faveur d'un malentendu. Dès qu'on s'expliquerait on ne pouvait manquer de voir toutes les illusions se dissiper. Quel devait être le dernier mot de cette apologétique qui apparaissait riche de promesses, après être allée retremper ses forces aux sources les plus authentiques du mysticisme et du spiritualisme chrétiens ? Pour la presque totalité du public il ne s'agissait tout simplement que d'une méthode nouvelle, grâce à laquelle il serait possible de défendre l'antique foi par des arguments beaucoup plus efficaces que ceux jusque-là en usage. Bien loin de songer à modifier en rien la foi traditionnelle, on ne soupçonnait pas même qu'il pût être question de distinguer entre elle et les systèmes humains qui avaient jusque-là essayé de la formuler. L'inexpérience était si grande que ces questions-là ne se posaient pas. Bon nombre d'hommes, d'ailleurs franchement engagés dans la tendance nouvelle, partageaient à cet égard l'illusion générale ; comme tout le monde ils pensaient qu'il ne s'agissait que

d'un changement de stratégie. Cependant il fallut s'avouer bientôt que cette méthode nouvelle impliquait non-seulement la modification, mais la transformation des doctrines qu'il s'agissait de défendre. Les plus ardents allèrent jusqu'à proclamer le droit de réviser en entier non pas précisément la foi religieuse, mais la théologie du passé; l'édifice, à les entendre, devait être renversé de fond en comble pour être reconstruit à nouveaux frais.

L'heure critique avait sonné. Si tous les hommes qui se réclamaient d'un christianisme positif avaient su affronter franchement les périls accompagnant une évolution théologique, peut-être les auraient-ils surmontés, la crise aurait en tout cas été singulièrement atténuée. Malgré notre inexpérience, nos défauts nationaux, notre ignorance absolue des questions scientifiques, peut-être aurions-nous pu, sans trop de douleur, finir par naître à la théologie.

On sait ce qui arriva: le discord fut complet; chose plus grave encore, on eut recours aux moyens les plus fâcheux pour le faire cesser; ce fut là, hélas! le seul point sur lequel on demeura d'accord. Les questions de méthode, auxquelles tout le monde était jusque-là resté étranger, prirent tout à coup une importance exagérée. Les problèmes se rapportant à l'inspiration, à la révélation, à l'authenticité des divers livres de l'Écriture et au canon furent subitement mis à l'ordre du jour. Au fond tout se réduisait à une seule question, la valeur, la portée de l'autorité en matière religieuse. De part et d'autre on prétendait s'emparer de la victoire de haute lutte, grâce à la solution que recevrait cette question exclusivement formelle et préalable. Du moment où il serait prouvé que la Bible est pleinement inspirée et le canon providentiellement (lisez miraculeusement) arrêté une fois pour toutes, il ne pouvait plus être question d'un renouvellement de la théologie. Tous les efforts des hommes du Réveil devaient se borner à vivifier, à galvaniser tant bien que mal, sous les auspices d'un piétisme ignorant et inintelligent, une dogmatique provenue du syncrétisme le plus arbitraire. On se débarrassait du même coup et à tout jamais du spectre de l'histoire des dogmes qui commen-

çait à se montrer à l'horizon. Était-il établi au contraire que l'inspiration n'était pas plénière, que la question du canon des Écritures demeurait toujours ouverte, alors l'autorité de la Bible n'était plus que relative, c'est-à-dire nulle, car, de part et d'autre, on partait de la supposition hautement proclamée, que cette autorité devait demeurer absolue ou cesser d'exister : il n'y avait pas de milieu. On essaya de représenter à ces esprits excessifs que ces raisonnements n'étaient ni fondés en théorie, ni d'accord avec les faits et l'expérience ; on rappela que la dogmatique n'est pas une philosophie, mais simplement une science empirique, se bornant à rendre compte intellectuellement des vérités dont le chrétien doit commencer par faire l'expérience personnelle ; des protestations s'élevèrent contre l'invasion dans le domaine des études morales et religieuses de ces méthodes absolues venant d'ailleurs. Rien n'y fit ; on ne voulut entendre à rien. Cela se conçoit, le procédé auquel on avait recours était à la fois trop commode et trop expéditif, en trop parfait accord avec nos habitudes de penser pour qu'on se résignât à y renoncer. Il avait l'immense avantage de tout trancher par la question préalable ; la bataille se trouvait gagnée avant même d'avoir commencé. On se trouvait arrivé avant d'être sérieusement parti. Ainsi se trouvaient évitées ces études historiques, exégétiques, dogmatiques et critiques qui, outre qu'elles réclament beaucoup de temps et de peine, n'aboutissent jamais à ces résultats précis, clairs, positifs, absolus, qu'affectionne tout particulièrement l'esprit français. Qu'il fallût garder les anciens dogmes ou en adopter de nouveaux, les adversaires s'accordaient à dire que la théologie devait être nette et précise, toute d'une pièce et non pas flottante et nuageuse, comme celle que les Allemands s'efforçaient en vain de formuler depuis Schleiermacher.

Pendant que la lutte se portait ainsi exclusivement sur les questions formelles et extérieures, il n'y eut qu'une chose d'oubliée, l'étude attentive et sérieuse de l'objet lui-même dans l'intérêt duquel on était censé s'y livrer. Les préoccupations exclusives sur la manière parfaitement exacte et correcte de saisir le christianisme eurent les mêmes effets qu'au XVII^e siè-

cle : elles firent perdre entièrement de vue l'Évangile lui-même. C'est en vain qu'on cria à ces combattants qui se pourfendaient aux abords de l'édifice : Mais entrez donc ! « Un élément de conviction vous échappe et n'est pas au pouvoir de votre raison, qui évidemment est à bout et n'y entend plus rien. Entrez, et vous verrez du dedans ce qu'on ne peut voir de dehors, pratiquez le christianisme et vous le connaîtrez. » Ce conseil de Pascal, commenté par Vinet, fut entièrement méconnu. Ceux qui le rappelèrent furent traités comme des caractères sans énergie, sans vigueur qui s'efforçaient d'amolir le mâle courage des combattants, par peur des solutions franches et absolues. Dès le début ils se virent condamnés à passer pour les ennemis de leurs amis, et pour les amis de leurs ennemis. Bien des hommes qui se croient de la perspicacité en sont encore là aujourd'hui.

L'issue d'une controverse engagée sur un tel terrain ne pouvait se faire longtemps attendre. D'abord les questions à examiner n'étaient pas fort nombreuses ; et ensuite comme on entendait vider le débat surtout au moyen de la logique, on gagnait un temps précieux qui permettait d'aller vite en besogne. Comme la faute avait été commune, l'effet sur les deux partis en présence fut exactement le même. Ceux qui crurent au moyen de la question préalable, au nom de certaines exigences aprioristiques et exclusivement subjectives, être arrivés à statuer une autorité absolue de la Bible, se trouvèrent par là même dispensés de se livrer à une étude attentive du contenu. Le siège se trouva fait ; on n'eut garde d'y rien modifier. L'autorité absolue de la Bible qu'on crut avoir prouvée, dispensa de consulter l'autorité intrinsèque de l'Évangile lui-même. Voilà comment les hommes qui se donnaient comme les champions les plus décidés du christianisme positif, négligèrent d'aller puiser dans un contact nouveau et personnel avec l'essence même de l'Évangile un aliment vraiment substantiel pour renouveler leurs forces, éclairer, élargir leur intelligence, en transformant la pure et simple créance en cette foi vivante dont une minime quantité suffirait pour transporter des montagnes. L'histoire de la théologie ne fut pas plus abordée que celle de l'Écriture. Aussi fut-on hors d'état d'arriver à cette distinction fondamen-

tale entre la foi permanente, éternelle, et la conception humaine, temporaire de la vérité, qui seule eût permis de répondre victorieusement aux adversaires, tout en sauvegardant l'Évangile qui seul peut et doit demeurer éternellement. On se crut très fidèle à une orthodoxie de circonstance, mais ce fut aux dépens d'une piété vivante et énergique, spirituelle, éclairée, dont le besoin se faisait vivement sentir.

Les hommes qui donnaient à gauche furent encore plus maltraités. Eux aussi avaient débuté par renoncer à un contact personnel et vivant avec l'objet, avec l'Évangile, tout en s'occupant avec ardeur de l'exacte manière de le déterminer et de le connaître. Pour eux la controverse théologique se transforma rapidement en problème philosophique ; ce qui devait devenir objet d'expérience morale et religieuse devint une question de science pure ; le problème de l'assimilation et de la conception du christianisme fut absorbé par celui beaucoup plus vaste de la connaissance en général ; pour savoir s'il fallait admettre le surnaturel on ne consulta pas les données de la conscience ; on ne tint nul compte des difficultés que soulève la question de l'origine du christianisme : certains principes philosophiques à priori et les résultats des sciences positives furent seuls entendus au procès. A ce jeu, on perdit non-seulement cette théologie dont on voulait être le réformateur, mais encore sa foi. Dans ce groupe d'hommes distingués qui avaient débuté avec la ferme résolution de nous doter d'une théologie nouvelle, il ne s'en trouve peut-être plus beaucoup qui se réclament du christianisme positif et historique. Ceux-ci sont tombés dans l'indifférence ou le dilettantisme littéraire ; ceux-là se sont entièrement désintéressés des choses de l'esprit ; il en est même qui n'ont conservé d'un commerce prolongé avec l'Évangile qu'une aigreur étrange qui les condamne à renier, quand ils en parlent, cette largeur, cette liberté d'esprit dont ils se piquent dans d'autres domaines.

A la suite de ce tournoi dialectique, de cette brillante *fantasia*, il a fallu se séparer pour ne plus se rencontrer, car tout terrain commun faisait désormais défaut. On est donc revenu avec une ardeur nouvelle aux questions pratiques, dont nous

n'avons pas à nous occuper : à défaut de théologie nous avons eu des partis plus ou moins renouvelés, luttant pour la prépondérance. Avant d'avoir cherché on a fait comme si l'on avait trouvé : ne pouvant penser on a jugé plus commode d'agir. Nous cueillons dans ce moment même les beaux fruits d'une si étrange activité.

Quant à une théologie, non-seulement nous n'en avons pas, mais, à la suite de cet échec, nous nous trouvons placés dans des circonstances moins favorables que jamais pour en avoir une. Les uns sont découragés, la plupart sont effrayés ; ceux-là prétendent que le champ est trop ravagé pour qu'ils se hasar dent à y mettre le pied ; les mieux disposés font comme l'enfant qui s'essayant à marcher ne veut lâcher la chaise à laquelle il se tient qu'après s'être assuré l'appui d'une autre.

Le vide s'est donc fait autour des hommes qui s'obstinent, dans ces temps difficiles, à s'occuper de questions de théologie et de philosophie. Quand on daigne s'occuper d'eux, c'est pour leur adresser quelques reproches aussi étranges que caractéristiques. Aux yeux du grand nombre, ces opiniâtres sont évidemment des rationalistes attardés, incorrigibles, et surtout inconséquents, qui ne savent pas une bonne fois pour toutes opter entre leur conviction religieuse et leurs besoins scientifiques dont les luttes incessantes les paralysent. Cette accusation est lancée par certains hommes dont la foi robuste serait énervée sans retour au cas où ils pourraient avoir la liberté d'esprit suffisante pour examiner si les préjugés qu'ils ont reçus de la tradition ou tirés de quelques arguments à priori, peuvent subsister à la lumière de la Sainte-Ecriture et de l'histoire. Le reproche de rationalisme, venant d'un tel bord, est vraiment trop ingénieux pour qu'il soit nécessaire d'y revenir une seconde fois.

Un autre accusation plus grave est faite par des hommes qui se tenant soigneusement à l'écart des études théologiques consentent de temps à autre, par pure curiosité, à diriger leur lunette, d'une portée aussi sûre que longue, sur ce champ presque désert. Ils n'ont pas de peine à constater que les résultats obtenus sont peu de chose ; puis se drapant dans leur

sérénité ils glosent avec complaisance sur l'impuissance, le manque de talent et de génie, toutes choses qui expliquent apparemment à elles seules l'insuccès de ceux qui s'obstinent à cultiver les tout derniers un domaine qui jusqu'à présent n'a pas vu mûrir le plus maigre épi. Ainsi parlent les frelons qui ne manqueraient pas de se jeter avec avidité sur le miel, dès que d'autres auraient réussi, mais qui jusque-là n'auraient garde de prendre leur part de la peine.

Quoi qu'il en soit, ceux qui travaillent n'aboutissent pas et le fait est grave. Nous n'en disconvenons pas, mais à qui la faute ? Il est des savants de nos jours qui prétendent tout expliquer dans le règne animal et végétal, non-seulement par l'influence prépondérante, mais par l'action exclusive des milieux. C'est sans doute aller trop loin ; il faut cependant tenir compte des circonstances. Il n'est pas d'agronome qui réussit à faire mûrir du froment sur le mont Blanc, ou pour parler avec l'Écriture à cueillir des raisins à des épines ou des figues à des chardons. Il semble donc que quand on croit à un renouvellement de l'église, de la foi et de la théologie, il resterait mieux à faire qu'à adresser des paroles de dédain à ceux qui au lieu de se croiser les bras pour tout attendre des circonstances s'efforcent de les surmonter, alors qu'elles sont le plus défavorables. N'est-ce pas un phénomène fort étrange que d'entendre déplorer l'impuissance des théologiens par ces mêmes hommes qui ne portent aucun intérêt aux travaux entrepris en vue de les éclairer ? Les rares écrivains qui s'obstinent à s'occuper de théologie au milieu d'un public indifférent ou hostile seraient seuls coupables si ces études n'avancent pas, au gré des hommes qui de temps à autre leur accordent quelques heures de loisir !

Mais, faites-nous donc enfin une dogmatique, disent les autres ; et tout sera fini ! On reconnaît là ces enfants qui se cramponnent à leur chaise, alors qu'il faudrait marcher pour saisir celle qu'ils voudraient atteindre sans aucun risque. Avec la meilleure intention d'être bienveillants ils ne réussissent qu'à trahir une inintelligence complète de la situation. Pour avoir le droit de réclamer une dogmatique nouvelle il faudrait être en mesure de l'apprécier et de la comprendre. Or c'est évidem-

ment ce que l'on se montre incapable de faire, quand on suppose qu'un système nouveau peut tout à coup surgir du milieu le plus ingrat et cela du fait de l'initiative individuelle ! La dogmatique dans chaque période n'est que la systématisation des expériences que l'église a faites ; elle est le produit intellectuel d'un développement religieux nouveau. Ce n'est donc qu'après avoir vécu d'une vie théologique quelque peu étendue et intense que l'on pourra songer à une dogmatique nouvelle. Ceux qui espèrent quelque chose en dehors de ces conditions-là se font profondément illusion. Un système nouveau ne saurait arriver à point pour dispenser les gens de vivre et de penser : il sera la récompense de ceux qui auront vécu et pensé. Les hommes qui désirent le plus ardemment une dogmatique n'ont qu'un moyen d'en hâter l'avènement, savoir de se mettre en mesure de comprendre qu'il doit y en avoir une. Et c'est évidemment là ce qu'on est hors d'état de faire quand on réclame une systématisation nouvelle comme moyen suprême de mettre un terme à nos débats. Dans nos circonstances actuelles elle ne servirait qu'à accuser, à accentuer, à exagérer même les différences. Lorsque, au contraire, à la suite de nouvelles études bibliques et historiques faites avec indépendance, nous serions arrivés à cette communauté de sentiments et d'idées compatible avec les droits imprescriptibles de l'individualité et les obligations qu'impose la vie ecclésiastique, la dogmatique nouvelle naîtrait d'elle-même de l'harmonie des cœurs et du rapprochement des esprits. Si par impossible un penseur solitaire réussissait à rédiger la dogmatique implicite que réclament nos circonstances actuelles, il ne manquerait pas d'être puni pour avoir devancé son époque. On apprécierait plus les défauts que les mérites de l'œuvre ; il ne serait pas plus compris que Pascal quand il rédigea les précieux fragments de son apologétique. Il est grand temps d'en prendre son parti, il ne peut être question de voir des terres nouvelles aussi longtemps que l'on s'obstinera à ne pas quitter le rivage sur lequel on est échoué. Une dogmatique n'est pas un vaisseau de sauvetage venant recueillir des hommes désorientés au milieu d'une tempête théologique, mais le fruit béni d'une navigation heureuse

quoique parfois laborieuse dans des parages inexplorés. Toute anticipation serait donc inutile. Pour le moment il s'agit de savoir si nous avons encore une foi assez intense et assez authentique dans la vérité de l'Évangile saisi par le cœur, pour oser rompre le câble qui nous attache encore aux systèmes du passé et entreprendre, pleins de courage et d'espérance, une navigation nouvelle sous les auspices de Celui qui s'est appelé le chemin, la vérité et la vie. Débutons par être assez croyants, suffisamment émancipés de tout rationalisme, pour oser nous mettre en route, en ne comptant que sur la force intrinsèque de la foi qui sauve; arrivés un jour au terme de ce voyage de découverte, nous n'éprouverons aucune peine à dresser la carte du pays parcouru. Quand verrons-nous les hommes qui rendent l'Évangile solidaire des théories faites à son occasion, cesser d'appeler rationalistes ceux qui réussissent à sauver leur foi, tout en avouant hautement que les appuis humains lui font trop souvent défaut?

Mais, dira-t-on, c'est justement là ce que l'on prétendait faire, il y a trente ans! Comment pouvez-vous proposer la reprise d'une aventure qui, vous en convenez le tout premier, a si mal réussi? Restant dans la même image, nous pourrions répondre que pas plus dans le domaine religieux et moral que dans les autres on n'arrive au but dès le premier coup; si Christophe Colomb et d'autres navigateurs célèbres ont été précédés de nombreux aventuriers qui ont misérablement échoué, on sait qu'il y eut aussi avant la réforme des réformateurs dont la mission fut de déblayer le chemin et de faire de cruelles expériences dont profitèrent ceux qui poursuivirent l'œuvre. Mais cette comparaison ne porte pas. Nous maintenons qu'il n'y a pas eu le moindre accident en haute mer; le différend s'est tranché dans le port même, avant de lever l'ancre. De part et d'autre on comptait si bien sur la terre promise que l'on a oublié de se mettre en route pour la conquérir, tant il importait de tomber avant tout d'accord sur le chemin qu'il convenait de prendre pour l'atteindre! Et lorsqu'à ce jeu étrange on s'est suffisamment énervé, exténué de part et d'autre, il ne s'est plus trouvé personne pour songer encore

à cette terre nouvelle que l'on avait cru apercevoir déjà à l'horizon.

Faut-il renoncer pour toujours à l'entreprise ? Ou bien la perspective qui faisait battre tant de cœurs joyeux, il y a trente ans, enflammera-t-elle de jeunes courages étrangers aux terreurs de la génération qui passe et prêts à gagner la haute mer en évitant les récits, aujourd'hui mis à nu, contre lesquels leurs devanciers se sont brisés ? La question revient à savoir si dans ce siècle qui se pique d'être le siècle de la Bible, il se trouvera encore assez de chrétiens réellement bibliques pour oser faire le départ entre l'Évangile et le christianisme ecclésiastique, en vue d'arriver à présenter la vérité sous la forme qui conviendrait le mieux à notre époque. On le voit, nous retombons dans un lieu commun d'apologétique qui depuis plus de trente ans traîne dans nos journaux et dans nos brochures. Il faudrait que les personnes compétentes consentissent enfin à se livrer aux études bibliques et historiques indispensables pour arriver à dégager cet Évangile authentique et éternel, quoique toujours nouveau, des liens compromettants d'un passé qui ne saurait renaître. Alors seulement on pourra le présenter à nouveau, non pas en suppliant, mais comme l'étoile polaire, seule capable de rallier autour d'une église spirituelle et vivante les hommes religieux de notre génération, égarés au milieu des débris des établissements ecclésiastiques du seizième siècle, qui disparaissent sans gloire aucune avec la théologie de la réformation.

Tout vrai croyant est tenu de considérer l'entreprise comme réalisable. Et cependant comment faire abstraction du milieu particulièrement défavorable dans lequel elle doit être tentée ? On ne peut s'empêcher de songer à cet homme hardi qui, il y a trois ou quatre ans, essaya de franchir à la nage le détroit de la Manche. Le projet n'était nullement irréalisable ; le nageur n'avait pas trop présumé de ses forces : il paraît qu'il aurait réussi dans les mers des Antilles ou des Indes. Mais la température des eaux qui séparent l'Angleterre de la France était décidément trop basse ; le nageur dut être recueilli au moment où il s'évanouissait, affaibli, moins par l'action musculaire que par la dé-

perdition de chaleur vitale. Le téméraire ne s'était pas douté en partant que pour aboutir il aurait à réchauffer à lui seul l'eau de la Manche tout entière.

On répondra peut-être, et cela dans les meilleures intentions, qu'il n'y a rien là de bien nouveau; que des circonstances en tout semblables se sont souvent présentées dans l'histoire, et que la tâche ardue des hommes qui joignent le talent et le génie au caractère, est justement de transformer, de réchauffer l'ingrat milieu dans lequel ils sont appelés à se mouvoir pour remplir leur mission. Nous sommes moins disposé que personne à retenir quiconque se sentirait un courage à la hauteur de telles exigences. Il importe toutefois d'être avant tout vrai et complet, car rien ne serait moins dangereux que de nouvelles illusions. Est-il donc pleinement certain que partout et toujours le talent et le génie aient réussi à triompher des obstacles de tout genre résultant du milieu dans lequel ils étaient appelés à se mouvoir? Il semble qu'à l'aurore de notre réveil théologique les conditions de succès n'ont pas complètement fait défaut. Il est au moins un homme qui a réuni en lui à un haut degré des talents fort divers; il avait même à divers égards un génie créateur, car spontanément, d'instinct en quelque sorte, sans le secours de l'érudition et de la science, mais à la façon du vrai initiateur, il nous a placés sur la voie sûre qui pouvait conduire à un développement fécond. Ce n'est certes pas à lui que l'on pouvait reprocher le moindre esprit négatif, subversif ou critique. Tout ce qu'il écrivait comme tout ce qu'il disait, était inspiré par l'esprit évangélique le plus authentique. Sa piété profonde et aimable lui assurait la confiance des croyants; ses talents étaient faits pour attirer l'attention du siècle. Et cependant quel a été le fruit de ces qualités si rares et si diverses dont la riche personnalité de Vinet a offert l'étonnant assemblage? Nul plus que lui ne savait respecter les convictions; jamais il n'aurait froissé les sentiments des plus petits d'entre les hommes. Aussi pratiquait-il toujours cette sage méthode qui consiste à établir la vérité nouvelle, en lui laissant le soin de dissiper plus tard l'erreur ancienne; jamais il ne s'exposait à faire le vide dans les âmes

en renversant des croyances surannées, avant de savoir ce qu'il leur substituerait : il s'abstenait avec soin et sur tout sujet de faire la moindre critique explicite¹. Il était donc dans toutes les conditions voulues pour ménager la plus heureuse des évolutions, en respectant avec le plus grand soin les préjugés, les habitudes d'esprit, tout ce qui avait droit au moindre ménagement. Et quel a été finalement le résultat de cet apostolat si spirituel, si sage ? Réduisant le grand homme à leur propre stature la plupart ont réussi à ramener ses vues supérieures et larges à leur petit point de vue étroit et mesquin. Les opinions de l'entourage ont été comme un prisme qui a servi à plus d'un à retrouver dans cette riche intelligence ni plus ni moins ce qui lui plaisait, laissant de la meilleure foi du monde le reste, l'essentiel dont on ne soupçonnait pas même l'existence. Aussi les personnes qui ont eu le privilège d'approcher Vinet de plus près n'ont-elles pas toujours été celles qui l'ont le mieux compris. On l'a certes bien vu dès que les représentants les plus authentiques de sa tendance, passant de la critique implicite à la critique explicite, chargeant un peu la nuance et forçant le ton, ont voulu tirer les conséquences des principes clairement établis par le maître. Ils ont passé pour des suspects, presque pour des ennemis. Citons une pensée qui nous ramène à notre sujet. Vinet dit quelque part : « La réformation, comme principe, est en permanence dans l'église, comme le christianisme.... C'est le christianisme lui-

¹ Quelquefois cependant Vinet perdait patience et l'élément critique reprenait alors tous ses droits. Un jour, dans un salon bien pensant, on tomba à bras raccourci sur les socialistes qui faisaient parler d'eux dans le canton de Vaud. Vinet ne se mêla pas d'abord à la conversation, jusqu'à ce que n'y tenant plus, il se mit à son tour à passer en revue les principes, les faits et gestes, les sentiments de ceux qui se proclamaient les défenseurs exclusifs de l'ordre social. Le coup de théâtre fut saisissant ; chacun subit, sans mot dire et tête baissée, les flots d'une éloquence que les intimes ont seuls connue et qui différait beaucoup du genre toujours contenu qu'il portait en chaire. Ce fut quelque chose comme la scène des docteurs accusant la femme adultère, ajouta la personne de qui nous tenons ce souvenir. On ne saurait assez regretter que ce côté-là de la riche personnalité de Vinet soit resté presque entièrement dans l'ombre.

même, se restaurant spontanément et par ses propres forces. En sorte que, aujourd'hui même, quelle que soit l'importance de l'événement du seizième siècle, la réformation est encore une chose à faire, une chose qui se refera perpétuellement, et à laquelle Luther et Calvin n'ont fait que préparer un chemin plus uni et une porte plus large. Ils n'ont pas, une fois pour toutes, réformé l'église, mais affermi le principe et posé les conditions de toutes les réformes futures. » Quand ces paroles furent prononcées se trouva-t-il beaucoup d'hommes pour les comprendre? Et aujourd'hui encore ne risquent-elles pas de provoquer autre chose que l'assentiment de la part de bien des gens qui en entrevoient enfin la portée? Parce que toutes ces choses-là et bien d'autres étaient dites avec ménagement, elles ont passé inaperçues. Il nous en coûte certes de le dire, mais il est manifeste aujourd'hui que les qualités précieuses que l'on professait admirer le plus chez Vinet ont nui au succès de la cause qu'il défendait. Faute de cet élément négatif dont on s'accorde à louer l'absence dans ses écrits, il n'a été compris que par un petit nombre d'hommes qui seuls ont su démêler les aperçus de tout genre, nouveaux et féconds, voilés par ce besoin si respectable de laisser la vérité nouvelle faire à elle seule justice de l'erreur ancienne. Il n'y a malheureusement que peu d'intelligences auxquelles cette méthode puisse réellement profiter. Quoiqu'en puissent penser les controversistes catholiques, les images et les statues qui sont censées être les livres des illettrés ne servent qu'à les maintenir dans une grossière ignorance. Non, il n'est pas vrai qu'il suffise de faire briller la lumière pour dissiper les ténèbres, d'établir positivement le point de vue supérieur pour que l'inférieur soit peu à peu abandonné. Aussi longtemps qu'une main impitoyable n'aura pas renversé l'idole, le grand troupeau des fidèles, tout en professant adorer le vrai Dieu, s'en tiendra à son formalisme terre à terre et à ses superstitions. Il est indispensable que quelque téméraire, quelque Carlstadt vienne faire maison nette, sous peine de voir avant peu les erreurs et les préjugés étouffer comme une végétation parasite la vérité nouvelle dont l'avènement n'avait pas été préparé par un défrichement radical,

accompagné d'un minage profond. Qu'ils sont donc peu généreux les hommes faisant profession de voir de mauvais œil les esprits critiques qui prétendent qu'il faut d'abord détrôner l'erreur pour qu'elle fasse place à la vérité ! Mais la manière de faire de ces importuns ne fournit-elle pas d'excellents prétextes pour se dispenser d'examiner le fond des choses, tandis que les conservateurs aveugles sont sans excuse devant des hommes qui, comme Vinet, ont recours à la méthode positive ? Le malheur est que la paresse d'esprit et le manque de foi ne s'accrochent pas plus de l'une des méthodes que de l'autre : celui-ci ne secoue pas assez fort pour se faire entendre, cet autre étourdit ; en un cas comme en l'autre on persiste dans son sommeil. « *Nous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé, nous avons chanté des airs lugubres, et vous ne vous êtes point lamentés.* »

On ne saurait se le dissimuler, c'est bien là ce qui est arrivé aux tendances nouvelles dont Vinet a été parmi nous l'illustre représentant. Quand on voit combien les germes qu'il a répandus à pleines mains ont eu de la peine à lever ; lorsque l'on fait le compte des hommes, d'ailleurs bien doués, qui professent l'admirer et pour lesquels sa tendance est demeurée nulle et non avenue ; si on se rappelle les idées étranges que se laissent aller à émettre sur son compte les personnes ayant eu le privilège de l'approcher de plus près ¹, force est bien d'avouer

¹ Voici par exemple un fait que l'on aurait de la peine à admettre s'il n'était authentiquement prouvé. Chacun se rappelle les remarques profondes de Vinet sur le doute : « Si Pascal a subi les angoisses du doute, je ne l'en crois pas moins grand pour cela. Au moins est-il certains sujets où l'on n'est bien convaincu qu'après avoir douté. — Les doutes d'un esprit sérieux nous paraissent plus édifiants que la certitude prématurée d'un esprit léger, ou l'imperturbable assurance d'un esprit étroit et sec dont rien n'a jamais troublé la dédaigneuse béatitude. Bien qu'on puisse arriver à un état où tout est lumière, il n'y a que des êtres *disgraciés qui n'aient jamais douté.* » Imaginerait-on, qu'après des déclarations si catégoriques, on ait pu croire rendre hommage à Vinet en le rangeant hardiment parmi ces « êtres disgraciés qui n'ont jamais douté ? » C'est cependant l'étrange méprise dans laquelle est tombé un écrivain, se croyant en possession de la pensée de Vinet, sous prétexte qu'il a eu le privilège de l'approcher de très près. Oubliant de consulter son dictionnaire, on

qu'avec son talent et son génie, il n'a guère répandu sur notre protestantisme français qu'un vernis éblouissant, lequel malheureusement n'a fait que recouvrir pour quelque temps des taches profondes qui n'ont pas tardé à ressortir. Si ce n'était la crainte de blesser la mémoire de cet homme dont la modestie égalait le mérite, il serait aisé d'employer une image non moins juste, mais plus noble. On est en droit de dire à un nombre, hélas! trop considérable de nos contemporains : *Il était une lampe ardente et brillante; et vous avez voulu vous réjouir pour un peu de temps à sa lumière.* Les germes de notre rénovation théologique ont, avec une extrême rapidité,

croit le laver du reproche de scepticisme, lorsqu'on le dote de « l'imperturbable assurance d'un esprit étroit et sec dont rien n'a jamais troublé la dédaigneuse béatitude. » « Selon nous, dit le critique, si Vinet fit par lui-même l'expérience du doute véritable, si son âme en fut remuée jusqu'au fond, ce fut relativement *aux diverses interprétations de quelques parties de cette Parole* (la Bible). » Vous représentez-vous la puissante et riche individualité de Vinet réduite aux proportions d'un docteur scolastique s'inclinant devant la Bible code, recueil de dogmes et de préceptes dont il s'agit de déterminer le sens?! Ce seraient donc ces embarras exégétiques qui auraient inspiré au grand penseur, poète à ses heures des accents comme les suivants :

Pourquoi, Seigneur, pourquoi mille doutes pénibles
Viennent-ils dans mon âme obscurcir les clartés ?
Ne puis-je donc marcher dans ces routes paisibles
Où marchent tant de rachetés ?

Du soleil de ta grâce un rayon perce encore
Cette nuit déplorable où tu me fais marcher.
Mais, est-ce là, Seigneur, le déclin ou l'aurore
Du jour que j'aimais à chercher ?

Eprouves-tu ma foi ? maudis-tu ma faiblesse ?
Et veux-tu me confondre, ou veux-tu me sauver ?
Ce jour doit-il grandir, ou dans une ombre épaisse
Descendre et ne plus se lever ?

Ce n'est pas tout. Au moment même où ce critique se rend coupable de cette étrange méprise, il prétend que ceux qui n'ont pas connu Vinet selon la chair comme lui ne peuvent l'avoir connu selon l'esprit, et sont hors d'état de reproduire « son âme! » — Nous oserions à peine avouer qu'un pareil quiproquo a été commis par un journal de Lausanne (*Le Chrétien évangélique*, pag. 58, année 1861), si des hommes compétents n'avaient cru découvrir sous l'anonyme (H.) un des caractères les moins vaudois de tout le canton de Vaud, en fait de théologie et même de religion.

poussé en herbe touffue, mais tout cela a séché avant peu, parce que la semence n'était pas entrée profondément dans la terre.

II

Voilà pourquoi ceux qui ne peuvent se résigner à prendre leur parti de l'avortement définitif du mouvement théologique inauguré par l'auteur de la *Manifestation des convictions religieuses*, sont tout naturellement conduits à se tourner vers les générations nouvelles, dans l'espoir qu'elles sauront profiter de nos tristes expériences pour faire mieux que nous.

Les hommes politiques prétendent qu'une génération qui, sous le coup d'une terreur panique, s'est engagée dans une réaction aveugle, ne peut jamais recouvrer l'équilibre suffisant pour trancher les questions dans le sens d'un libéralisme intelligent. Il faut attendre une génération nouvelle qui, tout aussi peu pondérée, ne craindra pas de se lancer dans une révolution, sous prétexte de rétablir l'équilibre. Si, comme tout semble l'indiquer, cette loi règne également dans le monde religieux, le moment ne serait pas trop mal choisi pour voir si décidément le balancier ne pourrait pas se mouvoir dans des régions moins extrêmes. La lassitude, l'absence presque complète de controverses scientifiques ont amené un certain calme. Les incorrigibles qui s'obstinent à s'occuper encore de théologie sont certes bien loin de rencontrer une grande sympathie ; on les considère plutôt, quand il arrive d'y prendre garde, comme des hommes que l'on ne comprend pas ; mais on prend son parti de leurs efforts, à la pensée que des travaux obscurs qui passent inaperçus, ne sauraient tirer à conséquence. Il convient de savoir se réjouir, quoique modestement, car c'est là un progrès incontestable. Ils semblent enfin réduits au silence ces prétendus simples qui, pliant sous le faix plusieurs fois séculaire de préjugés et de traditions théologiques de tout genre, dénonceraient volontiers comme d'impies ennemis de l'Évangile les théologiens qui persistent, suivant les préceptes et la pratique de saint Paul, à se rendre compte de leurs convictions. Il importe néanmoins de ne pas se faire illusion : les

hommes qui s'occupent encore de théologie sont subis, tolérés, mais non franchement acceptés *cum amore*. Or la vie théologique ne renaitra féconde et sérieuse que quand nous en serons arrivés là. Il faut que les théologiens soient acceptés cordialement comme les premiers et indispensables défenseurs de la foi ; il faudra reconnaître en eux les représentants du spiritualisme chrétien, les continuateurs, sous bénéfice d'inventaire, de cette ancienne théologie réformée française, dont on exalte aisément les mérites, comme pour se dispenser de la faire revivre. On voit que nous sommes loin de toucher au but désiré. A vrai dire, nous ne pouvons espérer que les hommes qui ont cédé à une réaction effarée, pour tomber ensuite dans l'indifférence, viennent encore à reconquérir la liberté d'esprit suffisante pour se remettre en route d'un pas assuré. Que les hommes du Réveil le pardonnent à ceux qui estiment défendre leur cause et être leurs représentants les plus authentiques : parmi bien des qualités précieuses, ils n'ont pas, en général, possédé cette flexibilité d'esprit qui, au moment critique, permet de se renouveler pour faire face à des circonstances nouvelles. Or, aujourd'hui plus que jamais, celui qui ne sait pas se retourner promptement sur un champ de bataille qui nous ménage tant de surprises, a vite terminé son œuvre. Ce seul défaut a paralysé bien des forces et amené des malentendus qui nous ont été funestes. Alors qu'il eût fallu se grouper, se serrer les uns contre les autres pour marcher à la défense du christianisme positif assailli de toutes parts, on s'est renfermé dans des forteresses, passant encore pour imprenables, quand on n'a pas désavoué les téméraires qui seuls tenaient encore la campagne. Voilà pourquoi les hommes qui ne sont pas guéris de la rage théologique, comme on dit agréablement dans une époque où les partis politiques, ecclésiastiques et autres se distinguent par leur mansuétude ; voilà pourquoi ces déclassés sont conduits à ne compter guère que sur les générations nouvelles.

« Et c'est pour cela que vous avez l'idée lumineuse de leur dédier un gros volume de six cents pages ? disait dernièrement un ami assez atrabilaire, avec lequel nous échangeons quel-

ques idées sur ces matières. J'avoue, ajoutait-il, que, pour un rationaliste, ce n'est pas précisément faire preuve de manque de foi. On voit bien que depuis longtemps déjà vous descendez la montagne; sans cela, vous ne seriez pas aussi naïvement étranger aux préoccupations de ceux qui la gravissent joyeusement. C'est la dernière illusion des représentants de toutes les causes perdues de se tourner vers les générations nouvelles. Quant à la jeunesse théologique sur laquelle vous paraissez compter, par où vous entendez apparemment les dernières volées de nos étudiants en théologie, elle est fort étrangère à vos préoccupations chagrines; devenue avisée avant le temps, elle sent instinctivement que l'on ne prend promptement sa place dans les états-majors qu'en embrassant chaudement la cause des partis en présence, et elle s'arrange en conséquence. Vous êtes vraiment bon de présumer qu'elle va se livrer, sur la foi de l'idée, à des études longues et ardues qui, en tout état de cause, ne sauraient mener à rien. Etes-vous même sûr qu'elle trouve le temps de vous lire? Notre jeunesse est de son temps; elle vise à s'établir au plus vite pour jouir; ne comptez pas sur elle pour fournir de nombreuses recrues au petit groupe de ceux qui s'obstinent à faire de la science désintéressée, si tant est qu'il existe encore. »

Pour faire passer ma naïveté, il suffira peut-être, répondis-je, d'ajouter qu'elle est escortée d'un certain idéalisme. Au fait, je m'inquiète moins de la jeunesse telle qu'elle est, que de celle qui devrait être. Ce sera, si vous y tenez, un dernier rêve de la vingtième année, mais, enfin, je crois qu'il doit y avoir encore des jeunes gens dont le cœur bat d'une manière désintéressée pour les nobles et grandes causes; c'est à eux seulement que j'entends m'adresser, sans me préoccuper en rien de leur nombre. — « Et c'est chez ces rares élus n'ayant pas encore atteint la trentaine, que vous espérez trouver ces esprits bien équilibrés, prédestinés à fuir les solutions absolues pour se mouvoir dans les régions moyennes? Il faut que vous ayez la main heureuse! » — Je ne l'ignore pas: les esprits jeunes se plaisent dans les extrêmes. Ce doit être tout particulièrement le cas dans nos pays de langue française où, en

cédant à ce penchant, on se borne à marcher sur les traces de nos devanciers et à donner dans les travers de l'esprit national. A dire vrai, ce n'est pas la toute première jeunesse que j'ai en vue, celle qui vient de quitter les bancs ; je ne serais nullement étonné de la voir préférer une de ces solutions extrêmes auxquelles on arrive en supprimant une des données du problème, car à cet âge on a moins vécu que pensé. L'expérience toutefois m'a appris le bien fondé de cette assertion, au premier abord surprenante, de Vinet : « Ce qu'on a le moins dans les années de la première jeunesse, c'est une pensée à soi. On vit de la vie de tout le monde ; on a l'esprit de son temps, de son parti, de son école ; et quoiqu'on ait, plus qu'on ne l'aura jamais, l'agréable sentiment de ne relever que de soi, il est certain que cet âge n'est pas celui des inspirations vraiment personnelles. » Il n'en est pas moins précieux, quand on finit par trouver sa vraie voie, de ne pas être encore au terme de ces années du début de la vie qui sont accompagnées de privilèges particuliers. « La jeunesse, comme dit le même auteur, a pour sa part toutes les hardiesses, même les plus justes et les plus saintes ; il est des choses nécessaires qui ne se feraient jamais si la jeunesse ne les faisait pas ; l'âge mûr peut continuer très bien, mais il commence peu. » Je classe dans les rangs de la jeunesse théologique les hommes qui, tout en partageant la foi religieuse du Réveil, sont assez libres d'esprit pour n'en accepter la théologie que sous toutes réserves. — « Je vous attendais là, reprit mon interlocuteur, en souriant avec confiance. Pour parler sans ambages, vous enlèverez à la jeunesse la foi qu'elle tient des hommes du Réveil, sans la doter d'une théologie douée de quelque consistance ; vous serez douloureusement surpris de voir ceux que vous aurez émancipés passer à l'ennemi, en vous regardant d'un air protecteur comme des esprits timides, inconséquents, en tout cas arriérés. » — Il faut s'attendre à de pareilles aventures, repris-je. Mais que faire ? Vous venez de toucher au point délicat, douloureux, d'une position singulièrement complexe. Le mal est plus étendu, plus général que vous ne semblez le croire ; la jeunesse n'est pas seule à en souffrir. Il est hors de doute que nous sommes

exposés à voir s'établir le plus fâcheux des divorces entre les hommes estimant représenter la foi seule et ceux qui veulent travailler au renouvellement de la théologie. Au fond et pour tout esprit non prévenu, c'est uniquement de deux théologies qu'il s'agit ; la vraie foi spirituelle et vivante est désintéressée dans le débat. Mais c'est ce que les uns ne peuvent pas, ce que les autres ne veulent pas comprendre. La guerre étrangère se complique d'une guerre civile, d'une guerre de famille. Et, comme si le christianisme évangélique n'avait pas suffisamment d'adversaires, on affecte de ranger au rang des plus dangereux les hommes qui consacrent leur temps et leur peine à faire franchir à la question religieuse le défilé dans lequel nous sommes engagés depuis trop longtemps, occupés à piétiner sur place. C'est en ceci que nous souffrons tous, non pas des prétendus dangers que ferait courir la science, mais de l'ignorance complète des premiers éléments de l'histoire du christianisme. A moins d'une intervention énergique du bon sens et des croyants vraiment simples, malheureusement fort rares, c'est là une position tragique qui pourrait bien aboutir à une catastrophe. Au début du Réveil on possédait une piété vivante incontestable, pleine de confiance en elle-même et suffisamment robuste pour entraîner le lourd bagage d'une théologie acceptée de confiance. Dans cette phase conquérante, toute de zèle et de spontanéité, on était franchement piétiste, sans douter du succès de la grande entreprise dans laquelle on s'engageait courageusement. Tout a grandement changé dès lors. Loin de renoncer à l'élément dogmatique traditionnel, on l'a accusé plus fortement ; mais, comme par la force des choses, la réflexion a, sinon remplacé, du moins complété la foi spontanée et naïve, la confiance absolue des pères du Réveil, on ne possède plus cette puissance de propagande, de prosélytisme qui se puise dans un enthousiasme communicatif, contagieux, et nullement dans des raisonnements irréprochables. Le monde extérieur étant de son côté moins bien disposé, à peine peut-il être encore question de conquêtes vraiment importantes. C'est tout au plus si les hommes du Réveil réussissent à maintenir leur position, en se

recrutant, un peu trop exclusivement, par la voie insuffisante d'un catéchuménat plus ou moins spirituel.

Comme on ne saurait communiquer ce qu'on ne possède plus, la foi subjective des générations nouvelles, même quand elle se rapproche le plus de la dogmatique des premiers jours du Réveil, est loin d'en avoir la fraîcheur, la trempe et les allures conquérantes. La force de traction a diminué à mesure que la charge devenait plus lourde, et de surcroît, le chemin s'effondrait !

Comment ne pas être inquiet sur l'issue d'une évolution théologique qui doit s'accomplir dans des circonstances si peu favorables ? Si la lumière n'était pas le fort des premiers hommes du Réveil, ils avaient au moins une forte mesure de vie chrétienne. A quoi pourra nous servir une lumière éblouissante ayant chassé la piété individuelle, alors qu'il s'agit de formuler une conception du christianisme reposant sur l'idée qu'il doit être en tout premier lieu une vie ? Nos pères raisonnaient très mal sur ce qu'ils avaient ; nous risquons aujourd'hui de raisonner d'une manière irréprochable sur ce que nous n'avons plus. Quels sont les moins bien partagés ?

Telle est l'impasse dans laquelle nous sommes engagés. Nous avons perdu la force relative qui se puisait dans le point de vue ancien, tout en ayant conservé les difficultés qui l'accompagnent, mais sans avoir conquis encore les avantages que pourrait présenter un point de vue supérieur franchement accepté. Il ne s'agit pas ici de se faire illusion ; on ne peut songer à reculer, encore moins à rester sur place ; il faut de toute nécessité avancer ou périr. La question religieuse est impliquée dans le problème théologique. Tout est compromis par le marasme de l'heure présente. Pour qui sait comprendre, les plus grands dangers que court actuellement le christianisme ne viennent pas des attaques de Strauss et de Renan, mais des défaillances morales des représentants de l'orthodoxie la plus correcte, alors qu'il s'agirait de mettre sa conduite d'accord avec ses convictions. Les hommes sérieux se font toujours plus rares parmi ceux qui se piquent de sérieux. Il y a plus de vraie foi chez tel penseur qui s'égare dans la négation, que chez maint

traditionaliste cristallisé qui confond la foi avec la créance et la sépare de la morale. Si nous ne réussissons à réunir dans une étreinte vigoureuse deux choses qui n'auraient jamais dû être séparées, la foi et la science, l'ardeur religieuse et la réflexion de la pensée, il n'est que trop aisé de prévoir le moment où les questions religieuses n'occuperont pas plus de place dans les préoccupations de notre public qu'au XVIII^e siècle ou au commencement du XIX^e. C'est sous l'obcession de ces pensées que nous avons choisi pour épigraphe de ces pages le mot du père de la théologie moderne en Allemagne : « Lorsque l'orthodoxie et l'hérésie menacent de rompre entièrement l'une avec l'autre, il n'est pas de meilleur remède et de bien plus précieux qu'une hétérodoxie à la fois religieuse et intelligente. »

Pourquoi le dissimuler ? On trouvera singulièrement téméraire la prétention d'appeler spécialement la jeunesse à intervenir dans une position si délicate. Les hommes sages et expérimentés n'ont qu'à faire valoir leur droit, tout le monde se rangera pour leur laisser la première place qui leur appartient. Le fait est qu'il y a peu d'hommes qui aient le loisir et le courage de considérer la position en face. Si à grand'peine ils y sont contraints, ce n'est que pour un instant. Celui-ci se fait un argument de la grandeur du mal pour persister dans son découragement ; cet autre met en avant la confiance en Dieu, du ton d'un quiétiste énervé ; d'autres, en dépit de la faveur dont jouit la doctrine de la solidarité, paraphrasent pieusement, sans s'en douter, le mot célèbre : *Après nous le déluge !* Si donc il nous fallait une excuse pour avoir dérogé aux usages, nous dirions presque, en modifiant un peu le mot de la sœur de Pascal en pareille rencontre : Puisque les hommes sont des enfants, il faut bien que les jeunes gens se montrent des hommes. Il est un fait acquis : pour une raison ou pour une autre, nous ne nous sommes pas montrés de force à résoudre les problèmes dont la prompt solution importe à nos plus chers intérêts ; il ne reste plus qu'à inviter les générations nouvelles à faire mieux que nous, en mettant à profit nos erreurs.

Les lecteurs qui auront eu la patience de nous suivre jusqu'ici nous auront suffisamment compris : nous ne nous adressons

qu'aux hommes de bonne volonté, à ceux qui sentent que la vérité, quelle qu'elle soit, possède des droits sur eux, non aux esprits avisés qui doués d'une sagesse précoce et estimant qu'au lieu de servir la vérité il faut s'en servir, arrangent de bonne heure leur carrière de façon à mourir en odeur de sainteté, faute d'avoir vécu. Que les hommes qui sont nés à la fois à une piété chrétienne, vivante, personnelle, et à la vie théologique ne reculent pas devant un travail opiniâtre pour arriver à dégager l'Évangile de tout compromis avec des systèmes de philosophie ou de théologie, en vue de le présenter ensuite sous une forme nouvelle qui corresponde aux besoins et aux préoccupations de l'époque. Que dans cette étude lente, attentive, ils consultent l'histoire en se rappelant toutefois que le chrétien protestant ne relève que de la Parole de Dieu, interprétée par une conscience chrétienne vraiment consciencieuse. C'est l'unique moyen d'éviter du même coup une témérité stérile et un traditionalisme servile. L'homme qui aura saisi la haute portée des questions, la gravité de la situation, sentira la nécessité de suivre sa ligne droite et ferme, sans se retourner pour constater avec qui il est en accord ou en désaccord, évitant à la fois les fantaisies aventureuses qui n'ont pas de base historique et cette timidité qui énerve et paralyse. La conscience chrétienne loyalement consultée peut seule indiquer à chacun où la limite doit être placée. Dans le travail qui précède, destiné à être suivi d'un autre, si nous ne venons pas nous heurter à des difficultés matérielles insurmontables résultant d'une indifférence trop générale, notre unique prétention a été de poser ces grandes questions devant ceux qui peuvent les comprendre pour les mettre en demeure de se prononcer.

Nous ne demandons qu'une chose : une étude attentive, consciencieuse, sans trop nous demander dans quel sens on finira par se prononcer. L'essentiel pour le moment c'est de nous retremper dans un examen impartial et indépendant de l'histoire et de l'Écriture qui seules peuvent remédier à notre défaillance. Étudier dans cet esprit c'est faire les affaires des vrais simples qui en sauront du reste peu de gré. De quelque nom qu'on veuille bien désigner notre tendance, nous persistons à re-

pousser fortement toute disposition à nous représenter comme cherchant, sur les frontières de toutes les écoles, un point introuvable qui nous permettrait de nous maintenir en un équilibre instable entre tous les partis sans nous prononcer pour aucun. Les partis et leurs limites n'existent pas pour nous. Si nous paraissions parfois pencher tantôt à gauche, pour tourner tout à coup à droite et revenir ensuite à gauche, cela tient uniquement à ce que les adversaires en présence occupent un territoire fort enchevêtré où abondent les angles rentrants et les enclaves. Pour ce qui nous concerne, appelés à représenter une tendance méconnue de part et d'autre, dans un intérêt de parti, placés en dehors et au-dessus d'eux tous, nous suivons fermement notre ligne droite, à vol d'oiseau, sans tenir nul compte des bornes d'un héritage que des frères ennemis se disputent, dans une région qui n'est pas la nôtre.

S'emparer d'un point de coïncidence avec les idées de telle ou telle école c'est oublier sur un article donné la remarque profonde de Pascal : « Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte..... Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur ; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement le jugement précipité sera jugé téméraire. » Quant à la supposition qu'il pourrait se glisser en tout cela la moindre trace d'habileté pratique, elle serait inspirée par une charité vraiment trop grande : ce serait mettre beaucoup de complaisance à oublier des défauts bien connus. Le lecteur nous rendra la justice de reconnaître que, suivant une habitude invétérée, nous ne nous préoccupons que du besoin de nous frayer notre voie à travers les adversaires en présence, sans nous demander jamais si un sourire gracieux n'aurait pas gagné tel voisin indécis qu'un coup de coude inopportun risque d'éloigner sans retour, pour peu qu'il soit disposé à se préoccuper moins des droits de la vérité que des allures des hommes qui estiment la représenter.

Pour ce qui est de la prétention de nous saisir au passage par la main de fer de la logique pour nous faire reculer ou avancer au gré d'un syllogisme, et sans tenir compte des faits, elle nous trouvera toujours impassible. Les personnes qui raisonnent

ainsi ont contracté l'habitude de traiter les questions de morale et de théologie comme des problèmes de statique et de mécanique. Il est surprenant que les gens d'esprit qui ne laissent de choix à la raison humaine, sous peine de tomber dans l'inconséquence, qu'entre deux absurdités, l'infailibilité de Pie IX ou le matérialisme de Darwin, ne se soient pas encore aperçus des aberrations d'une logique exclusivement formelle. Un tel langage ne saurait avoir la moindre prise sur ceux qui puisent justement leur raison d'être dans une protestation constante contre cette prétention aprioristique, erreur fondamentale de tout rationalisme, qu'il soit d'ailleurs philosophique ou religieux, orthodoxe ou hétérodoxe. Ce rationalisme-là et notre tendance sont nés affrontés ; l'un doit nécessairement céder le pas à l'autre. Il n'est pas nécessaire d'en appeler à la conscience religieuse pour repousser de telles prétentions, la simple impartialité philosophique, émancipée du joug des systèmes, suffit amplement, comme on le voit par la citation suivante empruntée à la *Critique philosophique*. « Un homme qui sort du catholicisme est libre de s'arrêter à tel degré de foi chrétienne qui lui convient. Il s'agit de croyance et l'esprit souffle où il veut. Nous n'avons jamais compris l'argument jeté à la tête des dissidents, à la fois par les catholiques et par les libres penseurs intolérants : tu passeras du catholicisme au luthéranisme, et du luthéranisme au calvinisme, et du calvinisme à l'unitarisme, et de l'unitarisme au pur rationalisme, qui est, selon les uns, la mort éternelle, et selon les autres, une exigence du bon sens. Alors même que ce chemin serait un grand chemin très fréquenté, s'il est absurde de dire à quelqu'un qui le suit et qui a sa pensée : tu t'arrêteras là, tu n'iras pas plus loin, il n'est pas moins déraisonnable de le poursuivre de cette criallerie : tu es allé à Fontainebleau, tu iras à Lyon, et de là à Turin, à Rome, parce que ton chemin mène à Rome. Mais s'il plaît à cet homme de se fixer à Fontainebleau ! L'argument banal et plat qui traîne dans les livres de polémique religieuse et de polémique irréligieuse est au fond une brutale négation de la liberté de l'esprit, un encouragement aux gens à se caporaliser et à bien observer les consignes. » (Pag. 45, année 1872.)

Quiconque jaloux de sauvegarder sa liberté d'esprit voudra suivre cette voie étroite, peut être assuré de ne la trouver jamais obstruée. Que de gens qui après s'y être hasardés quelque temps se hâtent de se ranger à droite ou à gauche, renonçant lestement à être eux-mêmes pour devenir quelque chose !

C'est donc une affaire entendue, la conscience et le respect des faits importent plus en tout ceci qu'une prétendue rigueur logique. Que chacun étudie de son mieux ; qu'il ait le courage d'occuper la position que lui assigneront des convictions sérieusement formées, pour lui du moins, ce sera la bonne, en dépit d'une association d'idées et d'un voisinage plus ou moins compromettants. C'est dire que s'il est une pensée étrangère à toute nos aspirations c'est bien celle d'enrôler qui que ce soit dans les étroites limites d'une école. Grouper en un nouveau parti les esprits attardés qui s'occupent encore de théologie ? Mais ce serait oublier que les partis nous ont perdus et éteindre sans retour le lumignon qui fume encore. Il y va des droits de l'indépendance d'esprit et du spiritualisme chrétien ; il est évident que du moment où une telle tendance ne triompherait que par la force des choses ou par des combinaisons étrangères au fond, par un effet de la lassitude, par simple transmission extérieure, son rôle se trouverait terminé ; elle n'aurait plus de raison d'être, elle n'existerait même plus, puisque s'ensevelissant dans un triomphe de mauvais aloi, elle serait passée au rang de ce sel qui a perdu sa saveur. La jeunesse théologique qui éprouverait quelque sympathie pour notre point de vue n'aurait qu'un seul moyen de nous ressembler, ce serait de faire exactement comme nous, c'est-à-dire d'étudier d'une manière indépendante et consciencieuse sans jamais se préoccuper le moins du monde si elle nous ressemblera, c'est-à-dire si elle arrivera aux mêmes résultats que nous. Que tous ceux qui sont de force à le faire reviennent donc avec confiance et persévérance à ces études sérieuses dont l'habitude s'est perdue, sans se demander s'ils seront suivis ou non par beaucoup de monde. Il ne sera sans doute accordé qu'à un fort petit nombre de faire avancer les questions, et de tracer un sillon profond, mais est-ce trop demander de ceux qui

aspirent à arriver à l'âge de majorité en religion, de ne pas barrer le chemin à tout progrès, en négligeant de se mettre en mesure de suivre et de comprendre les études qui se font devant eux ?

« Vous êtes donc incorrigible ? reprit l'ami, dont une première interpellation a déjà été relevée : vous ne pouvez manquer de mourir dans l'impénitence finale. Rêver d'un réveil des idées théologiques et cela en terre française, alors qu'elles sont visiblement sur le déclin en Allemagne ! Vous n'êtes pourtant pas assez chimérique pour avoir introduit cet article-là dans votre programme de revanche ? Vous qui professez tenir compte des faits, tâchez donc de vous résigner à voir les choses telles qu'elles sont. Vos rêves se comprenaient quand nous étions jeunes. Nous saluions alors un réveil, non pas seulement de la théologie mais encore de la religion ; nous nous figurions que, comme au XVI^e siècle, ce serait l'Allemagne qui trouverait la formule devant convenir au XIX^e siècle. Rencontrez-vous encore autour de vous beaucoup d'hommes de loisir pour s'entretenir de ces chimères-là ? Cette Allemagne si désintéressée, si studieuse, si savante qui vous faisait tourner la tête à vous, et à tant d'autres, cède pour le quart d'heure à bien d'autres soucis que celui de vous trouver des formules nouvelles ! Le matérialisme y règne, tout comme chez nous, à telles enseignes qu'en fait de nouveautés, leurs libraires nous expédient des traductions des œuvres d'Helvétius. S'apercevant enfin que la proie vaut mieux que l'ombre, les Allemands ont fortement mordu à la grappe ; il leur faudra du temps pour qu'ils remontent dans les nuages. Le fait est que dès qu'ils l'ont pu ils ont, comme vous autres Français, préféré les conquêtes de la matière à celles de l'esprit. Pour ce qui est des nouveautés ecclésiastiques ils tirent les dernières conséquences du territorialisme, c'est-à-dire qu'ils enterrent les églises du XVI^e siècle après en avoir démoli déjà la théologie. Remontant plus haut encore, ils reprennent avec Rome la querelle des *investitures*. Renoncez donc à vos anachronismes, mon cher ami ; sachez vous résigner à vieillir ; la théologie est morte en France depuis des

siècles ; tout porte à croire qu'elle pourrait finir par faire de même en Allemagne. Qui sait ? vous êtes peut-être de force à vous rabattre sinon sur la vieille Angleterre, du moins sur la jeune Amérique. » — Restons sur le continent pour le moment. Le mal pourrait bien n'être pas aussi grand que vous pensez, puisque les Allemands sont les premiers à s'en apercevoir. Vous pourrez lire tout au long dans mon volume les graves reproches adressés, il y a déjà quelques années, par Schwarz à ses doctes compatriotes. Il signale l'alliance néfaste de la politique et de la religion ; il déchire les voiles pour laisser éclater dans toute sa laideur les inconséquences allant jusqu'à l'hypocrisie dans lesquelles tombent les hommes scientifiques. « Laissons à l'Allemagne ses écoles hypocrites et sans caractère qui ne se soutiennent qu'au moyen de ruses diplomatiques et de réticences percées à jour. » (Pag. 86, 50.) C'est vraiment à croire tout cela écrit par des Français et depuis 1870 encore. — « Puisque vous vous mettez en frais de citations vous devriez être impartial, reprit notre ami ; que pensez-vous de certaine description du juste-milieu, de la théologie de conciliation, clochant sans cesse des deux côtés et ne sachant jamais bien ce qu'elle se veut ? Le but de ces théologiens est de se frayer une voie moyenne entre la foi des réformateurs du XVI^e siècle et l'incrédulité moderne. Mais ils sont déjà fortement entamés par l'esprit du jour, quoiqu'ils ne soient pas livrés à lui sans réserve ; s'ils ont des sympathies pour la foi, ils ne sont pas disposés à lui faire le sacrifice de leur raison. N'allant jamais jusqu'au fond des questions métaphysiques, ils constituent un mauvais juste-milieu ; les éléments les plus opposés, les plus hétérogènes, sont simplement juxtaposés. Au lieu de les soumettre à un travail critique d'assimilation individuelle d'où pourrait sortir un organisme nouveau, on se borne à radoucir les angles les plus aigus, à chercher un accord chimérique entre des points de vue inconciliables. C'est ainsi qu'en gardant le silence sur les points délicats, en interprétant ceci, en palliant cela, on fabrique une théologie artificielle qui n'est qu'une vraie confusion de mots et de pensées. Aucun sacrifice ne paraît trop cher pour échapper à cette

école, quand on a l'esprit simple et droit. C'est là ce qui explique pourquoi l'orthodoxie nouvelle trouve son plus fort appui dans la théologie de conciliation. Celle-ci justifie et explique le saut périlleux devant lequel on ne recule pas pour se lancer tête baissée dans un système vieilli, mais du moins clair et conséquent. Dans presque tous les moments de crise, les hommes de la conciliation, jouant le rôle de dupes, font la courte échelle aux orthodoxes intrépides qui se retournent contre eux dès que le but est atteint. Les théologiens du justemilieu ne se rebiffent un peu que lorsque leur propre existence est mise en question. Toujours sur la *défensive*, ils ont le sort de ceux qui ne savent jamais prendre une attitude agressive. Les étudiants se pressent bien autour des chaires des professeurs de ce parti, mais ils ne sont pas plutôt entrés dans la vie pratique qu'ils oublient leurs cahiers pour prendre toutes les allures de l'orthodoxie. Cela tient à ce que cette théologie de conciliation est trop artificielle, trop exclusivement spiritualiste pour avoir la moindre prise sur les populations. Elle n'est guère qu'à l'usage des hommes de cabinet qui ne redoutent rien tant que les agitations de la place publique. » — Je croyais avoir déjà prévenu des reproches de ce genre, mais puisque vous y revenez avec une certaine malice, je puis bien vous dire que cette citation ne saurait en rien m'embarrasser. Je puis attirer sur elle l'attention de notre jeunesse théologique sans risquer d'être accusé d'avoir même côtoyé les travers qu'elle signale. Il serait apparemment superflu de repousser l'accusation d'être demeuré trop exclusivement sur la défensive, car il est reçu que nous avons la main levée contre chacun. Il nous est même revenu qu'à l'occasion d'une publication récente (*L'orthodoxie et le libéralisme du point de vue de la théologie indépendante*) on doit nous avoir élégamment comparé à un matelas lançant des coups à tout le monde. Matelas, si l'on veut, mais l'action qu'on lui impute prouve assez qu'il ne serait pas entièrement dépourvu de ressort, vieil engin rouillé qui se fait de plus en plus rare. Il n'est du reste pas à craindre que dans nos pays français on voie fleurir une théologie à l'usage des « hommes de cabinet qui ne redou-

tent rien tant que les agitations de la place publique. » Nous risquons au contraire de prétendre introduire prématurément dans la pratique des idées encore mal élaborées. Si les faits en Allemagne ont tant de peine à suivre l'idée, ils risquent chez nous de la devancer. Aussi avons nous déjà versé dans les travers des adeptes de la nouvelle orthodoxie. « A leur sens, dit Schwarz, la théologie moderne était beaucoup trop *spiritualiste*, et *subtile*, trop *sentimentale* et trop *vague*. Tout cela n'était qu'à l'usage des esprits cultivés. Pour atteindre le peuple, il fallait un christianisme massif, solide et bien corsé, dans le genre de celui de Luther. Puisque la philosophie et la théologie nouvelle ne savaient pas se mettre à la portée des foules, dont elles étaient séparées par un abîme, il ne restait plus qu'à sauter à pieds joints du rationalisme vulgaire dans la bonne vieille orthodoxie. Le saut était sans doute périlleux, mais il était plus *commode* de le risquer que de travailler lentement et péniblement à élever le peuple à soi, en lui communiquant des idées religieuses plus spirituelles et plus intimes... » — C'est justement parce que bien des gens, qui devraient être à nos côtés, ont fait prudemment le saut périlleux, que nous nous trouvons seuls à poursuivre lentement et péniblement notre œuvre. S'apercevant à temps qu'en travaillant à élever le peuple à soi, « en lui communiquant des idées religieuses, plus spirituelles et plus intimes, » on risquait de récolter plus de horions que de lauriers et de prébendes, on s'est résigné à lui servir un blanc-manger assez innocent dans lequel se rencontrent parfois certaines arêtes traditionnelles désarticulées, à titre de blocs erratiques. Puisque nous n'avons pas reculé devant les charges de notre isolement, il serait juste qu'on nous en laissât les bénéfices, qui à nos yeux ne sont pas sans prix, en ne nous rendant solidaire de personne. Lorsque nous avons insisté sur l'indépendance qui doit caractériser aujourd'hui la théologie évangélique, n'avons-nous pas dit assez haut que le besoin de concilier n'est pas la plus pressante de nos préoccupations? Moins que jamais il doit être question de transporter les écoles allemandes dans nos pays si peu préparés à les comprendre. C'est en partie parce qu'on l'a

beaucoup trop fait déjà que nous voyons notre développement théologique compromis dès le début, par un échec qui a tous les airs de vouloir aboutir à un avortement. Si nous voulons nous relever nous n'avons qu'un seul moyen : reprendre tout en sous-œuvre, commencer par le commencement et ne pas prétendre arriver avant d'avoir fait les préparatifs indispensables pour nous mettre en route.

Ne triomphez pas trop du peu de valeur de ces petits commencements, ni de la triste figure que peuvent faire les hommes qui s'obstinent à s'occuper encore de théologie. On ne nous accusera certes pas d'avoir vu la position en beau ; nous aurions plutôt chargé les couleurs. Oui, il serait difficile de se représenter une situation plus difficile et offrant moins d'espoir de relèvement que la nôtre. Et toutefois nous ne pouvons nous décider à désespérer sans retour. C'est que, voyez-vous, un silence absolu qui se ferait sur des problèmes de cette importance aurait des conséquences si graves dans tous les domaines, que force nous est de marcher par la foi, alors que la vue, nous l'avons suffisamment avoué, fait complètement défaut. N'aurions-nous peut-être pas été trop humbles et trop modestes ? En tout cas la revanche nous est rendue singulièrement facile ; aussi ne résistons-nous pas à la tentation de prendre à notre tour l'offensive, comme vous avez paru nous y engager.

Qu'est-ce donc qui se trouve dans une condition beaucoup plus prospère que la théologie, dès qu'on sort du domaine des sciences qui s'occupent exclusivement de la matière ? Ce n'est certes pas la philosophie qui doit se féliciter d'avoir enfin conquis cette suprématie qu'elle avait si longtemps enviée à sa rivale. Quant à la morale, ne la mentionnons que pour mémoire ; il n'est que trop manifeste que parmi ceux qui se sont avisés de la proclamer indépendante, il en était bon nombre qui entendaient en effet conserver à son endroit d'étranges privautés. Avec tout le tapage qu'elle fait parfois, la littérature échapperait-elle peut-être à ces symptômes de décadence qui semblent caractériser tout ce qui nous environne ? La civilisation, nous assure-t-on, doit à l'avenir faire ses affaires toute seule. Jus-

qu'à présent les débuts ne semblent pas favoriser tant de belles espérances. Est-ce un dernier hommage ? ou bien le reste d'une mauvaise habitude ? Je ne sais ; en tout cas, nous voyons à tout propos les peuples effarés, dès qu'un obstacle quelque peu sérieux se montre sur leur route, se réfugier aux pieds de la mère église qui ne manque pas de faire ses conditions aux enfants prodigues. Malgré leurs prétentions à l'émancipation, ils n'ont pas encore appris à marcher seuls ; plus que jamais ils se livrent à merci aux prêtres devenus de plus en plus exigeants. Ah ! que n'avons-nous un Molière pour fustiger ces voltairiens éperdus toujours prêts à saisir d'une main le goupillon, de l'autre le premier sabre venu, qui n'a pas même besoin d'être glorieux, dès qu'on fait mine, non pas d'abolir, je vous prie, mais de changer quelque chose aux conditions de leur chère propriété, qui menace de demeurer dans ce siècle incrédule la seule institution de droit divin ! Serait-ce donc là le dernier mot du progrès ? Vraiment les sciences émancipées du joug de la théologie lui font la partie belle par la manière dont elles usent de cette liberté qu'elles prétendent leur être si chère. L'oubli de la religion ayant promptement entraîné dans notre société moderne le mépris des principes dans tous les domaines, nous voyons reflourir dans les rapports sociaux, comme dans les relations nationales, le culte de l'égoïsme et de la force brutale que notre siècle, fier de ses conquêtes, croyait disparu sans retour. En mettant un terme au règne de l'esprit on s'est trouvé, à sa grande surprise, avoir fait concourir tous les progrès modernes à la restauration d'un siècle de fer. Pourquoi la raison du plus fort ne serait-elle pas la meilleure, au sein d'une société, d'une civilisation sans principes supérieurs ? Pour comble de confusion on ne sait trouver de refuge contre cette logique impitoyable que dans des superstitions du moyen âge qu'on méprise au fond du cœur. Libres penseurs, sceptiques, matérialistes, dilettante littéraires, M. Renan en tête, tout le monde, dans les heures de crise, regrette la domination de cette mère église qui avait du bon, puisqu'à défaut des jouissances du monde présent, elle offrait celles du siècle à venir. N'enseignait-elle pas aux petits et aux déshérités de la terre à savoir jouir de

la prospérité et de l'aisance des aristocrates et des heureux du siècle qui de leur côté devaient leur salut aux prières et aux abstinences des moines et des mendiants? Il faut vraiment que les théologiens fassent des efforts pour ne pas céder à la tentation de rendre au centuple ces sarcasmes et ces dédains que les sages du moment, les littérateurs et les économistes leur prodiguent si généreusement. Allons, il n'avait pas tort ce François Bacon, égaré dans les confins du moyen âge, quand il présentait la religion comme l'aromate destiné à préserver les autres sciences de la corruption.

Mais non ; il faut se garder de ce pessimisme ; il est tout aussi malsain que cette égalité dans le cimetière qu'on se laisse trop souvent aller à présenter comme une compensation des douloureuses iniquités sociales. Et puis la justice ne nous le permettrait pas. Si tout le monde a péché, on ne saurait se dissimuler que les ministres de la religion sont les premiers et les plus grands coupables. En établissant un funeste divorce entre la morale et le dogme, ils ont provoqué la conscience publique révoltée à essayer de l'émancipation. L'expérience semble aujourd'hui complète : évidemment elle n'a pas réussi. On n'a jamais fait tant de mauvaise théologie que depuis qu'il ne s'en fait plus de la bonne ; dans tous les domaines la question est à l'ordre du jour et cela en tout pays ; il n'y a pas de chancellerie qui ne soit tenue d'avoir sous la main un théologal risquant d'être souvent sur les dents ; hier encore la théologie donnait à la guerre son caractère le plus odieux¹ ; aucuns prétendent

¹ Voici quelques aveux précieux, venant d'au delà du Rhin, qu'on pourrait prendre pour des inculpations parties des bords de la Seine. « C'est la portion la plus éclairée de la nation qui s'est montrée le moins digne du rang élevé que l'Allemagne occupe dans la civilisation européenne. Les hommes politiques et les savants ont allumé la haine nationale. Puisque les Allemands s'estiment plus élevés que les autres peuples en intelligence et en morale, ils n'eussent pas dû être fiers d'inaugurer une nouvelle ère dans les guerres et dans la politique de l'Europe. Ces idéalistes se sont faits les esclaves du fait accompli et les adorateurs de la force triomphante... Les seules protestations qui se soient produites contre cette corruption du génie allemand et contre cette démoralisation qui est le fruit de la victoire, émanent des membres du parti démocratique

même qu'elle l'avait provoquée ; il ne tiendra pas à elle en tout cas que la lutte ne recommence bientôt plus sanglante et plus générale que jamais. Il ne manquerait plus qu'une guerre à laquelle la religion servirait de prétexte, comme dernière honte réservée à ce siècle matérialiste et sceptique. Et c'est dans un pareil moment que nous nous voyons réduit à solliciter humblement quelque attention pour des travaux théologiques sérieux, impartiaux et désintéressés ! C'est apparemment parce qu'elle est partout que la théologie se trouve bannie des académies et des cabinets d'étude des hommes qui sont censés s'en occuper tout spécialement. Le moment n'est donc pas trop mal choisi pour cet appel. Qui sait ? Les personnes intelligentes, les dents agacées par les fruits amers que porte de toutes parts

avancé, contre lesquels on a fulminé, dans une intention d'injure et d'outrage, les dénominations de démocrates socialistes, de matérialistes, tandis que seuls, en vérité, ils possédaient le sentiment de la justice et de l'idéal. Ce sont par contre, les hommes du clergé, qui ont fait naître les passions les plus injustes et qui, par leurs paroles, ont encouragé les abus de la force brutale.

» Tandis que les officiers, tout imbus des doctrines fatalistes de l'école historique moderne, s'écriaient en riant : « Qu'est ce que le droit ? Qu'est-ce que la justice ? il n'y a pas d'autres principes que le fait accompli et la force, » les pasteurs disaient d'un ton grave et sérieux : « Dieu a prononcé son jugement, il est avec le vainqueur ! » A un ecclésiastique qui m'exposait cette doctrine insensée du jugement de Dieu, je posai la question suivante : « Ainsi Dieu s'est également prononcé contre Abel en faveur de Caïn ? »

» Les biblistes et les hégéliens, les orthodoxes et les athées, se sont mis dans la même adoration de la force brutale, dans le même mépris de la conscience, de la liberté et des droits de l'homme. Les pasteurs excitaient l'armée prussienne contre les Français, en comparant la guerre aux combats livrés par le peuple de Dieu aux Philistins et aux Amalécites. Ils avaient oublié le Nouveau Testament pour ne se souvenir que de la haine et des sentiments rancuniers de l'Ancien, mais ils ne pensaient pas que lorsqu'on veut ressembler aux prophètes de l'ancienne alliance, il ne faut pas se faire les flatteurs, mais les accusateurs des rois injustes. Les docteurs orthodoxes ont propagé contre la nation française des accusations exagérées et passionnées, en même temps que chez leurs compatriotes ils admiraient et excusaient tout. Grâce à eux a pris naissance en Allemagne une hypocrisie qui ne le cède en rien au jésuitisme. » *Allgemeine Zeitung*, traduction du *Journal des Débats* du 29 avril 1872.

la mauvaise théologie, pourraient bien finir par reconnaître la nécessité d'en faire de la bonne. Bien aveugle serait celui qui ne s'en apercevrait pas : la religion est au fond de tous les problèmes qui troublent notre monde moderne. On a beau vouloir l'é luder, elle demeure la question importune qui ne cesse de s'imposer à tout propos. Il en sera ainsi jusqu'au moment où elle aura été résolue ; alors seulement la société ayant retrouvé son équilibre pourra marcher de nouveau d'un pas ferme. « La charrue de quatre-vingt-neuf a rencontré une pierre qui l'a fait rebrousser ; le soc n'a reculé que pour revenir avec une nouvelle force contre l'obstacle et l'enlever.... L'Europe gravite vers une solution religieuse des embarras de la civilisation ; le problème qui préoccupe tous les hommes sérieux, c'est de retablir entre l'intérieur et l'extérieur, entre la pensée et les faits un niveau depuis longtemps détruit : or, ce troisième terme, ce terme dominant et conciliateur, ce n'est assurément ni l'homme ni les choses : c'est Dieu, c'est la religion. Il est merveilleux que la préoccupation religieuse croisse avec la préoccupation des idées politiques et des progrès industriels. Jamais le monde ne passera au déisme. Ou le monde deviendra chrétien, ou il deviendra quelque chose qu'il me répugne d'exprimer. »

Bien qu'écrites depuis longtemps ces considérations de Vinet sont devenues plus actuelles que jamais. Il est permis de répéter avec le même auteur qu'aucune religion ne succédera au christianisme sur la terre ; et « que hors de lui l'homme ne peut plus croire qu'à une chose, à la mort. »

C'est l'hésitation bien réelle, quoique souvent inconsciente, entre ces deux alternatives qui donne la clef des contrastes, des agitations, des réactions inintelligentes, des révolutions stériles qui caractérisent à un si haut degré notre époque. Privés de boussole et de lest, nous voguons à la merci des vents et des flots, traversant tour à tour des jours de tempête et de calme plat dont l'effet commun est de nous maintenir loin du port. « Jamais attente si universelle, si grave, si anxieuse ne s'empara d'aucun siècle. Jamais la pensée de l'avenir ne fut tellement présente à tous les esprits, même aux plus vulgaires, même aux plus légers. Jamais vaisseau n'entreprit sous des

auspices plus redoutables une plus périlleuse navigation. Le souffle se tait dans les airs ; l'âme du monde moral semble retenir son haleine ; le navire paraît appelé à labourer à force de rames une mer de plomb ; les croyances ont été laissées sur le rivage ; l'humanité a dit à la matière : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; » et ces dieux, comme ceux des peuples antiques, sont de bois, de métal, d'eau et de feu. »

Qui le croirait ? c'est dans un pareil moment que l'on court grand risque de ne pas être entendu, même en haussant la voix, alors qu'il s'agit de recommander aux jeunes gens appelés à rendre témoignage à la religion de ne pas négliger la science qui s'en occupe ! Il est vrai, il n'y a ni gloire, ni faveur à attendre de la part d'un monde souvent frivole et de croyants volontiers timides et arriérés. Mais n'est-il pas un âge où, ne relevant que de son talent, on se sent obligé de le consacrer entièrement au triomphe de la vérité ? N'en déplaise aux esprits légers, les hommes qui ont été appelés de bonne heure à s'occuper de la science de Dieu ne sont pas si mal partagés. Quiconque aujourd'hui est de force à saisir la portée des questions théologiques et de s'intéresser à leur solution doit être certain de prendre le chemin le plus court et en tout cas le seul sûr pour contribuer à démêler une situation inextricable dans laquelle la patrie, la civilisation risquent de s'abîmer pour longtemps. Qu'on nous le pardonne donc : nous ne réussissons pas à nous soustraire à l'obligation d'avoir foi en notre jeunesse théologique. Voilà pourquoi, après cette trop longue préface où aucun parti n'a été flatté, aucune misère recouverte d'un voile, il sera permis de faire entendre une note un peu différente. Nous dirons donc avec Vinet, qu'on ne nous accusera pas d'avoir trop cité puisque plusieurs des difficultés du moment présent tiennent au fait de l'avoir perdu de vue. « Le christianisme est jeune comme au premier jour, et, dans son immortelle espérance, toujours prêt à recommencer. Qui sait si un de ces grands succès populaires, qu'il obtient d'époque en époque, ne lui est pas réservé dans un avenir prochain ? Si ses disciples comprennent toujours mieux leur époque, l'acceptent toujours plus franchement, s'ils lui répondent, s'ils ne lui offrent

pas de la théologie au lieu de la religion qu'il leur demande, s'ils ne s'obstinent pas à voir la force du christianisme où elle n'est pas, s'ils ont le courage d'être de leur temps, dans le sens chrétien que cette expression peut avoir, s'ils sont, en un mot, ce qu'ont été leurs devanciers à toute époque où le christianisme est devenu populaire, le monde, une fois encore, leur est promis, leur est livré. »
